

**Véronique
Bizot**

**Mon
couronnement**

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Décoré à son insu pour une importante découverte qu'il a oubliée depuis longtemps, un scientifique à la retraite voit soudain son salon envahi d'admirateurs et de journalistes venus le féliciter, mettant à mal son intime désordre. Sa femme de ménage, ultime rempart contre l'impudeur du monde, lui cuisine des lentilles.

Et tandis qu'irrémédiablement l'heure des honneurs se rapproche, le passé fait de même. D'une visite impromptue (et ratée) à un vieil ami perdu de vue en réminiscences familiales semblables à d'étranges phénomènes gazeux, notre homme explore sa solitude avec une impavide bien qu'inquiète curiosité.

Avec l'humour légèrement amer, la tendresse étonnée et la noirceur singulière qui caractérisent ses nouvelles, Véronique Bizot poursuit dans ce premier roman son observation sans concession des effets secondaires de l'absurdité de nos vies, déshabillant la logique du désespoir jusqu'aux os. Et impose, comme une étonnante évidence, un univers à la fois déroutant et délectable.

“DOMAINE FRANÇAIS”

VÉRONIQUE BIZOT

Véronique Bizot est l'auteur de deux recueils de nouvelles. Mon couronnement est son premier roman.

DU MÊME AUTEUR

LES SANGLIERS (nouvelles), Stock, 2005 ; Le Livre de poche, 2007.

LES JARDINIERS (nouvelles), Actes Sud, 2008.

© ACTES SUD, 2011
ISBN 978-2-330-00385-2

VÉRONIQUE BIZOT

Mon
couronnement

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

à Philippe D.

Les gens ont tout de même fini par s'en aller et je me suis retrouvé seul dans l'appartement avec Mme Ambrunaz qui faisait cuire des lentilles à la cuisine, j'entendais le cliquetis des lentilles qu'elle remuait en les rinçant, je pensais que ces lentilles, du Puy, celles que je prends au supermarché, ne se rincent pas, et que de surcroît je ne les mangerais certainement pas ce soir. A peine les gens sont-ils partis que Mme Ambrunaz a mis des oignons à blondir, et aussitôt il y a eu cette odeur d'oignons qui s'est répandue et se confond avec le désordre de l'appartement. Le désordre de l'appartement est à vrai dire prodigieux, quel désordre, ont dû penser les gens, mais les circonstances ont fait qu'ils n'ont pas paru le remarquer, ni la poussière, ils ont, enjambant les choses qui traînent dans le couloir et contournant l'escabeau planté au milieu du salon, marché droit sur moi avec leurs mains tendues et leurs sourires. Bien, bien, me suis-je dit, voici des gens.

Ça a duré plusieurs heures, mais grâce à Dieu j'avais l'escabeau à quoi m'accrocher, personne n'aurait pu m'arracher à cet escabeau. Des gens comme je n'en avais pas vu depuis des lustres. Tout l'après-midi Mme Ambrunaz n'a cessé d'ouvrir et de refermer la porte sur eux, et c'est quand les derniers sont partis et que, jetant un coup d'œil dans la cage d'escalier, elle a constaté qu'il n'en venait pas d'autres, qu'elle a dit : je vais vous faire de bonnes petites lentilles. Ou : un bon plat de petites lentilles. Il est un fait que les lentilles sont petites, ai-je pensé. Je me tenais toujours à l'escabeau, guettant, sait-on jamais, d'autres pas dans l'escalier. Sur une table au milieu du fatras, je voyais une coupe remplie de mandarines, certaines enrobées de papier de soie, d'où venaient ces mandarines, mystère. Probablement une initiative hâtive de Mme Ambrunaz pour faire paraître l'appartement plus frais et bien tenu à tous ces gens qui, dès l'annonce de mon couronnement, se sont mis à y défiler, nous prenant, elle et moi, au dépourvu. Un premier coup de sonnette et ça n'a plus cessé. Une observation, à ce que j'ai compris, que j'aurais autrefois faite à mon laboratoire de physique, et qui trouverait aujourd'hui son terrain d'application, une partie de l'espèce humaine se voyant tout à coup par moi soulagée de l'un de ses maux. Tant mieux, tant mieux. On a voulu me photographier et me filmer mais on a dû pour cela également photographier

et filmer l'escabeau, je n'ai pas quitté cet escabeau de tout l'après-midi. Que fait-il au milieu du salon, je ne m'en souviens plus. Ai-je eu l'intention de changer l'ampoule du plafonnier, de raccrocher un bout du rideau, de décrocher un tableau ? Et de quoi aurai-je l'air, sur ces photos et ces films ? De quoi voudriez-vous donc avoir l'air ? me dira Mme Ambrunaz si je m'en inquiète devant elle. Je porte mes anciennes lunettes, en attendant celles sur lesquelles je me suis bêtement assis l'autre jour, en réparation chez l'opticien. Je porte également mon vieux pantalon de velours, ainsi que mon vieux polo de laine sur quoi Mme Ambrunaz m'a fait enfiler une veste, au premier coup de sonnette. Bien inutile, lui ai-je dit en l'enfilant, il doit s'agir de mon frère, ouvrez-lui donc plutôt. Allons, allons, m'a dit Mme Ambrunaz, votre frère ne ferait pas autant de bruit à lui tout seul. De fait, il y avait comme un bourdonnement de voix tout à fait inhabituel sur le palier, des sortes de piétinements, et l'ascenseur n'arrêtait pas de circuler. Puis j'ai entendu l'exclamation qu'a eue Mme Ambrunaz en ouvrant à tout ce monde et j'ai pensé aux témoins de Jéhovah qui sonnent à n'importe quelle heure aux portes des appartements, et je n'ai pas été mécontent, tout compte fait, d'avoir cette veste rugueuse sur le dos pour les affronter. Dans l'entrée, le brouhaha s'est amplifié et Mme Ambrunaz est revenue au salon me reprocher de n'avoir encore pas lu mon courrier

de ces dernières semaines ni répondu au téléphone, car si j'avais lu mon courrier ou répondu au téléphone, j'aurais su que j'étais scientifiquement couronné, a-t-elle dit en secouant la tête et en haussant les épaules, après quoi elle est ressortie du salon et je l'ai entendue déclarer que j'étais disponible, si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer. Scientifiquement couronné ? ai-je répété en moi-même, debout au centre de la pièce. Je ne voyais pas du tout de quoi il était question. D'un seul coup le salon a été plein de mains tendues dans ma direction, de sourires et de félicitations et je me suis instinctivement rapproché de l'escabeau. Au milieu de tout ça, Mme Ambrunaz débarrassait des sièges et tapait des coussins sur lesquels personne ne s'est assis, sinon, après m'avoir appelé par mon prénom, une très vieille dame qui portait des chaussures de tennis à grosses semelles et ne m'évoquait rien.

Quand je conduisais encore, j'allais régulièrement jusqu'à la mer, sans doute pour voir des bateaux. Ce souvenir n'a pas d'intérêt majeur, toujours est-il que je quittais le laboratoire tôt dans l'après-midi, j'achetais un sandwich à la cafétéria, montais dans ma voiture et moins de deux heures plus tard j'étais dans un port. Le port m'ennuyait vite, ainsi que les ruelles surchargées de colombages, si bien que je me retrouvais bientôt assis à une table du casino. A présent, je prends l'autobus, avec des hommes de mon âge. Assis dans l'autobus au beau milieu de l'après-midi à regarder par les vitres, nous avons tous l'air de penser que ce n'est pas lui qui nous mènera jusqu'à la mer, ni en vérité nulle part. Pourquoi sommes-nous montés dans cet autobus, pour ce qui me concerne, je serais bien incapable de le dire. Quelques pas dans la rue Saint-Lazare et me voilà grimpé là-dedans. La rue Saint-Lazare est indéniablement l'une des plus accablantes artères

de Paris, avec quelques autres où l'on trouve des vieillards dans mon genre, descendus, dans des imperméables d'une propreté douteuse, de leurs appartements défraîchis, encombrés et silencieux – inutile de dire qu'il fut une époque où aucun de nous n'avait une minute à perdre. Parfois, on en voit un qui s'affaisse sur le trottoir, des pommes de terre surgissent des replis de son imperméable pour rouler jusqu'au caniveau, ou un journal s'envole, et la seconde d'après il est déclaré mort par un passant perspicace. Nous avons beau nous sentir, assis au milieu de l'après-midi dans un autobus pratiquement vide et bien chauffé, en relative sécurité, il peut toujours survenir un épisode déplaisant. L'autre jour c'est une dame qui, voyant apparaître la tour Eiffel, s'est mise à crier au chauffeur qu'il s'était trompé de chemin. Je ne vais pas à la tour Eiffel, criait cette dame et elle menaçait de faire un tel scandale que le chauffeur s'est arrêté et l'a priée de descendre. Mais la dame a catégoriquement refusé de descendre, ce qu'elle voulait, c'est que l'autobus rebrousse chemin, si bien que les choses promettant de s'éterniser, je suis, moi, sorti de cet autobus et je me suis retrouvé face à la tour Eiffel, où je n'avais pas eu, non plus que cette dame, la moindre intention de me rendre. C'est ce jour-là, au pied de la tour Eiffel et privé de la carcasse protectrice de l'autobus, que j'ai éprouvé ma première faiblesse, laquelle s'est manifestée

par une curieuse sensation de flottement général. On aurait dit que je ne pesais plus rien. Lorsque je fis la sottise de m'en ouvrir à Mme Ambrunaz, alors que j'avais retrouvé la perception de mon poids, Mme Ambrunaz fila à la cuisine me cuire le premier d'une longue série de plats de lentilles, après quoi elle convoqua le docteur du troisième étage, le docteur Manière, de trois ans mon aîné, comme je l'ai appris ce jour-là, insomniaque et ancien médecin légiste. Que le docteur Manière soit insomniaque, je le soupçonnais déjà aux divers bruits nocturnes franchissant le plafond qui nous sépare. Ce que j'aimerais comprendre, c'est à quoi il emploie son insomnie. J'ai l'impression qu'il fait couler beaucoup d'eau. Il était vêtu d'un mélange de pyjama et de lainages, et je dois dire que l'ensemble manquait de netteté. Mais c'est après tout ce dont nous manquons tous, arrivés à un certain âge, y compris ceux d'entre nous qui vont encore chez le coiffeur et arborent des carrés de soie autour du cou. Je le remerciai de s'être déplacé – un étage à descendre, ce n'est pas ça qui avait pu l'épuiser –, bien que, précisai-je, je ne pensais pas qu'une consultation s'imposât. Je suis médecin légiste, précisa le docteur, je ne soigne pas, et il s'assit dans le confortable fauteuil que j'occupe habituellement, près de la cheminée, de sorte que, désorienté, je dus chercher un endroit où m'asseoir à mon tour. Le docteur observait la pièce comme si j'en avais été absent.

Je lui indiquai néanmoins que je n'étais pas très inquiet de ma santé, cette sensation de flottement que j'avais éprouvée face à la tour Eiffel, assortie d'un léger désarroi, n'avait été que passagère et parfaitement indolore, je n'étais pas tombé ni n'avais même trébuché, ma vision ne s'était pas troublée, mon rythme cardiaque ne s'était pas emballé, mon pouls, déclarai-je fermement, a toujours battu très lentement, comme celui des grands sportifs, et j'allais ajouter que, malgré cet atout, je n'avais jamais pratiqué le moindre sport, comme d'ailleurs la plupart de mes collègues scientifiques, quand je compris que d'évidence le docteur Manière m'écoutait à peine. Son regard allait du plafond aux murs et des murs au plafond, comme s'il les mesurait. Nous sommes ici dans votre salon, n'est-ce pas ? dit-il après que je me fus tu. Je confirmai qu'effectivement cette pièce où nous nous trouvions me servait de salon, mais également de bureau et de salle à manger, une tentative pour justifier le désordre. Mon salon donne sur la cour, déclara le docteur Manière. Il avait l'air de me le reprocher. Eh bien, dis-je, c'est certainement plus calme sur la cour, cette rue Saint-Lazare est assez bruyante, non ? Les voitures ne font jamais que circuler, c'est là tout le problème, dit le docteur. Assurément, approuvai-je, songeant qu'il était peut-être gâteux. Mais vous ne dormez tout de même pas sur la rue ? J'ai quatre-vingt-dix ans, déclara le docteur, j'ai renoncé

à dormir. Je comprends, dis-je, moi-même, je dors rarement plus de quatre heures d'affilée. Nuit, jour, comment s'y retrouver ? fit le docteur en pointant un doigt maigre dans ma direction. Puis il parut s'affaïsser dans mon fauteuil. Nous avons le cœur de plus en plus sec, dit-il. Je ne voulais pas le mettre à la porte, ou du moins, comment m'y prendre ? Ce fut lui qui se leva le premier et marcha droit jusqu'au palier, où, après que je l'eus une nouvelle fois remercié de sa visite, et l'eus assuré, selon toute apparence inutilement, du fait que je me sentais maintenant parfaitement bien, il me salua tout de même d'un bref signe de tête avant d'agripper la rampe. Il commença à grimper les marches et je songeai que dix ans plus tôt nous aurions éventuellement pu avoir quelques bonnes conversations, lui et moi.

Il faudra donc que j'envisage un déplacement. Les gens qui sont venus l'autre jour ont insisté sur ce point, ayant constaté que je tenais encore sur mes jambes. On a prévu une réception, dans un hôtel particulier, ou un hôtel tout court, je n'ai pas tout à fait saisi, non plus que la date de cette réception. Il y aura des toasts, quelques discours et du champagne, on connaît ça par cœur. Guère de champagne cependant, dans une vie de physicien. Je n'aime d'ailleurs pas le champagne. Ma première femme me l'a beaucoup reproché, mais je ne tiens pas à faire resurgir ma première femme, que j'ai du reste pratiquement oubliée, ainsi que cette période de mon mariage, dont je ne me rappelle que des détails. Il semblerait que je ne m'intéresse plus qu'aux détails, aujourd'hui, il semblerait que les idées générales m'aient délaissé, en tout cas je dois me débrouiller avec ce qui se présente, et il ne se présente plus grand-chose, ou bien est-ce moi qui n'attends plus grand-chose.

Mais ce n'est pas parce que je n'attends rien que je n'attends pas, j'ai fini par le comprendre. Cependant la perspective d'une réception en mon honneur me rend nerveux, je me prends à envisager de mourir avant la date prévue pour cette réception, quoiqu'il ne soit pas si facile de mourir, comme j'ai aussi fini par le comprendre. Il y a bien longtemps que je n'ai pas été invité quelque part. De la dernière invitation à laquelle je me sois rendu, je me souviens seulement que l'appartement était d'un bout à l'autre tendu de tissu rouge et qu'une fois assis dans cette salle à manger rouge, on nous a servi une soupe de poisson et je me suis dit voilà, une soupe de poisson, une soupe de poisson, naturellement, qu'attendre d'autre de ces gens qui m'ont invité, je fixais mon assiette dans laquelle flottait le rêche liquide marronnasse, sans pouvoir me résoudre à saisir ma cuillère, comme l'avaient immédiatement fait les autres convives, d'évidence nullement gênés par l'odeur qui s'était répandue autour de la table, l'odeur caractéristique de la soupe de poisson, qui ensuite colle aux vêtements, je pensais quand je me déshabillerai ce soir, il faudra que je laisse tous mes vêtements dans la salle de bains, certainement pas sur la chaise de ma chambre où je les laisse habituellement, ou plutôt que je les flanque directement dans le panier de linge sale, y compris mes chaussettes, faute de quoi je ne fermerai pas l'œil de la nuit, il faudra même

que je me fasse un shampoing avant de me mettre au lit, je me mettrai donc au lit avec les cheveux humides, et j'étais là, à envisager les conséquences de cette soupe de poisson qu'on venait de nous servir quand la maîtresse de maison s'est tout à coup écriée qu'elle avait oublié les croûtons, les croûtons frottés à l'ail, s'est-elle écriée, et aussitôt elle a ri. La maîtresse de maison ne s'est absolument pas excusée d'avoir oublié les croûtons qui inévitablement accompagnent la soupe de poisson, ni ne s'en est montrée le moins du monde désolée, non, tout ce qu'elle a fait c'est émettre ce rire pas même confus qui laissait penser qu'elle envisageait ce manquement comme une marque de son originalité, la preuve de sa personnalité fantasque, peu soucieuse des détails et contingences. Ce rire qu'elle a émis, plein de vanité, totalement dénué d'égards pour ses invités, je l'ai trouvé parfaitement haïssable et scandaleux. Le seul fait de servir une soupe de poisson est scandaleux, ai-je pensé, quand on sait combien de gens sont allergiques à la soupe de poisson, qui dès la première cuillerée sont pris de démangeaisons ou victimes de spectaculaires œdèmes. J'aurais pu alors déclarer, en repoussant mon assiette, qu'il était pour ce qui me concernait hors de question que j'avale une soupe de poisson dépourvue de croûtons, et être ainsi débarrassé de cette soupe dont la seule évocation me soulève le cœur et par la même occasion de

tête son visage de très jeune prêtre et, ainsi, la capacité de me figurer quelque chose de ma propre mort, laquelle j'eus la sensation, en quittant le cimetière escorté du docteur Manière, de laisser derrière moi. Nous entrâmes, le docteur et moi, dans le corbillard et tout le temps que dura le trajet du retour je ne fis que regarder par la fenêtre, où je n'avais plus rien à voir. Et quand nous fûmes rue Saint-Lazare, moi à mon appartement et le docteur au-dessus dans le sien, ce fut le silence comme je ne l'avais encore jamais connu. Un soir de cette semaine-là, je descendis encore dans la rue, ainsi que Mme Ambrunaz l'aurait exigé de moi, et montai dans un taxi avec mon carton d'invitation dans la poche. Et quand le taxi m'eut déposé et que j'eus gravi des marches à l'intérieur d'un édifice très éclairé, je vis, par la large embrasure d'une double porte, et sous les lustres et les brillances d'un vaste salon flanqué dans son fond d'une estrade et d'un micro, une foule de gens, et parmi tous ces gens, je vis encore le petit groupe que composaient ma sœur Alice, mon frère Victor et mon fils dans son manteau de cuir, mais pas Mme Ambrunaz, et toujours pas Louise, et je n'entrai pas.

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud
En partenariat avec le CNL.